

Kuritovice 1928

ÉTRENNES  
DE  
LINGUISTIQUE

OFFERTES PAR QUELQUES AMIS

A

ÉMILE BENVENISTE

AVANT-PROPOS DE A. MEILLET

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER  
13, RUE JACOB (6<sup>e</sup>)

1928

traitement de la voyelle inaccentuée dans \**demē* ( $e > \epsilon$ ) et \**plē* ( $e >$  zéro), nous avons cru devoir décomposer le procès de l'apophonie quantitative en deux phases qu'on pourrait exprimer par les symboles suivants<sup>1</sup>:

1) \**pelə*, - \**plə*, 2) \**pelə, nō-*, \**plə, nō-* (ind. *pūrnā-*, *prāṇā-*).

Les élargissements en -*ē*, -*ā* tombent entre les deux phases : \**demə-ē* > \**demə̄* > \**demē* (et non pas *dmē*) ; \**perk-ā* > \**perkā* (cf. lit. *piśo*), \**perk* lui-même alternant avec \**preh* dès la première phase.

Les verbes indiens en -*āyati* se laissent diviser en trois groupes très distincts l'un de l'autre :

a) Les verbes avec le ton sur *ā* : l'*ā* est alors radical et se trouve dans la première syllabe. Cf. *kāya-*, *kṣāya-*, *rāya-*, *crāya-*, *clāya-*, *gāya-*, *glāya-*, *trāya-*, *dhyāya-*, *pyāya-*, *mīlāya-*, *vāya-*, *cyāya-*, *styāya-*, *dāya-* « nettoyer », *drāya-*, *snāya-*, *dāya-* (« donner » ; *Mahābhārata*), *dhāya-* (« poser » ; *Mahābhārata*) ;

b) Les verbes déverbatifs avec le ton sur -*ya*- . L'*ā* est alors suffixal et se trouve dans la seconde syllabe ;

c) Les verbes dénominatifs avec le ton sur -*ya*- ; à côté de cela on trouve des verbes dénominatifs en -*āya*- (a bref accentué).

La seconde catégorie est représentée dans le Rigvéda par les verbes suivants : *grbhāyā-*, *mathāyā-*, *crathāyā-*, *pruṣāyā-*, *muṣāyā-*, *skabha�ā-*, *stabhaযā-*, *damāyā-*, *çamāyā-*, *priyāyā-*, *dhiyāyā-*, *panāyā-*, *vṛṣāyā-*, *çubhāyā-*, *manāyā-*, *açāyā-*, *naçāyā-*, *vasāyā-*. L'Atharva-

1. Arguments et conséquences dans l'article *Les effets du ε en indoiranien* (*Prace Filologiczne* XI, 1927, p. 235 ss.).

véda y ajoute *tudāyā-*. L'Avesta ne présente que le seul *g̑urvāyā-*.

Ces verbes ne sont pas dénominatifs. Un nom d'action (ou d'agent) thématique avec le degré faible de la syllabe radicale, est très rare. On verra du reste tout de suite que *ā* représente une longue ancienne.

Dans la plupart des cas le degré réduit de la 1<sup>re</sup> syllabe est clair. Dans *çrathāyā-*, *çamāyā-*, *panāyā-*, *manāyā-*, *naçāyā-* et *vasāyā-* on trouve dans la 1<sup>re</sup> syllabe la voyelle réduite *ə*. *damāyā-* seul pourrait renfermer un *o*, s'il était tout à fait identique au latin \**domāyō*.

La présence de la voyelle réduite suffit à prouver que la formation n'est pas radicale comme dans le groupe a). Car le second degré plein serait \**dmā-*, \**cmā-*, *dhyā-*, pour ne pas parler des verbes *vṛṣāyā-*, *çubhāyā-*, *açāyā-*, *naçāyā-*, *vasāyā-*, où l'*ā* est nécessairement suffixal.

Un détail intéressant saute aux yeux : sur seize verbes en question (nous écartons *manāyā-* et *priyāyā-* qui peuvent être dénominatifs), il y en a sept qui possèdent un présent en -*nā-* : *grbhñā-*, *mathñā-*, *crathñā-*, *pruṣñā-* (dans les Brâhmaṇa's), *muṣñā-*, *skabhnā-*, *stabhnā-*. Or comme sur 480 racines verbales du Rigvéda il n'en existe que 34 qui forment un présent en -*nā-*, on rencontrera, s'il n'y avait aucun rapport entre le type en -*āyā-* et le présent en -*nā-*, un ou tout au plus deux verbes en -*āyā-* possédant un présent en -*nā-*. Il y a donc corrélation entre les deux phénomènes.

Dans une étude sur le présent du type *grbhāyā-* (*Studien zur indogermanischen Sprachgeschichte* II, p. 90 ss.) Bartholomae a mis

J. Kurylowicz

LE

## TYPE VÉDIQUE *GRBHĀYA'TI*

Dans le *Grundriss II*, 3, p. 145-178 et 197-204, Brugmann a traité des thèmes verbaux en voyelle longue, et de leur élargissement par *y<sup>e</sup>/yo*. L'exposé présente un grave inconvénient : la longue du thème n'est pas distinguée de la longue radicale. Ainsi, par exemple *mynē* du grec ἐ-μάνη (lit. *mīnē*) et \**plē* de l'homm. πλῆτο (ind. *dprāt*), sont mis sur le même plan (p. 146). On a ici la différence entre degré réduit et degré zéro. Brugmann remarque qu'après un groupe consonantique initial on n'a jamais le degré zéro. La raison en est claire : c'est qu'autrement il se formerait un groupe de trois consonnes qui serait imprononçable, sauf dans le cas spécial *s + occlusive + y, v, l, r*. Dans les cas où la racine comporte un groupe final *sonante + occlusive* ou *s*, il n'y a pas non plus de choix possible, puisque entre consonnes *el, er, em, en, ey, ev* ne possèdent (malgré Güntert *Ablautsprobleme*) qu'une seule forme de degré faible (noté *l, r, m, n, i, u*, ou encore *el, er, em, en, i, u*). Là où la sonante est finale, il y a, pour les racines *Set*, une différence entre degré réduit et degré zéro (*ἐδάμη-πλῆτο*) qui reflète la distinction entre élargissement de thème et élément radical. Nous fondant sur cette différence de

en lumière ce fait important, signalé du reste déjà par Whitney dans sa grammaire (p. 369, § 1066b et p. 256, § 732 de la traduction allemande). Mais ce qui est plus frappant, c'est que dans ces 7 verbes le *nā* du présent est précédé d'une consonne. On n'a pas là le type normal de la formation en *-nā-* laquelle, en général, est bâtie sur la racine pure. Or une racine indo-européenne admet, à la fin, le groupe *sonante + ʂ*, mais non pas le groupe *occlusive + ʂ<sup>1</sup>*. Dans notre cas la formation en *-nā-* est appliquée à la racine élargie, correctement du reste, par insertion de la nasale entre les deux derniers éléments consonantiques (*occlusive et ʂ*).

La formation en *-āyā-* n'est pas donc quelque chose de propre aux présents en *-nā-*. Ce sont au contraire les racines élargies par *a* (*e + ʂ<sub>2</sub>*) qui peuvent former un présent en *-nā-*, tout comme les véritables racines en *ā*. Il s'ensuit que les autres présents avec consonne devant *nā* : *iṣṇā-*, *ubhnā-*, *uṣṇā-*, *badhnā-* supposent l'existence de racines élargies *\*iṣā-* (le grec *\*ἰσιεται* serait en indien *\*iṣayātē*), *\*ubhā-*, *\*uṣā-*, *\*badhā-*. Au contraire, si dans le Rigvéda 9 présents en *-āyā-* n'ont pas de correspondants en *-nā-*, c'est probablement en partie un hasard. Ainsi ce n'est que dans l'épopée qu'on trouve *aṣṇā-*, bâti sur la racine élargie *\*aṣā-*, supposée par *aṣāyād-*.

L'élargissement *ā* dans le type *grbhāyā-* est donc prouvé : 1)

1. C'est un argument qui vaut en faveur de la nature consonantique du *ʂ*. Car on ne rencontre pas de racines finissant par deux occlusives ou par occlusive + sonante. *\*petā* (πέπτωξα, *patitd-*) semble une exception, mais cf. *t-πτόμην*.

directement par les racines *Anīt* en *-āyād-* (comme *aṣāyātī*, *vṛṣāyātī*) ; 2) indirectement par le degré réduit (et non pas zéro) de la première syllabe ; 3) par les présents de la 9<sup>e</sup> classe avec consonne devant *nā* ; 4) par l'accent qui diffère de celui du type *grāyati*.

Sur la racine élargie le présent est bâti soit par infixation de *l'n*, soit à l'aide du suffixe *-ya<sup>-1</sup>*.

L'élargissement *ā* auquel on a affaire dans les déverbalifs en *-āyād-*, pourrait correspondre soit à un *ā*, soit à un *ɛ/ə* indo-européen. La première possibilité est préférable : 1) à cause du présent en *-nā-* qui se forme exclusivement sur les racines en *-ā-* en indo-européen (M. Meillet dans *Mélanges Vendryes*, p. 275 ss.); 2) à cause du sens qui n'est pas intransitif, comme dans la formation en *ṭ* (aoriste passif grec, le type lat. *rūbēre*, v.h.a. *rotēn*, v. sl. *rūdēti*). Dans dix verbes en *-āyād-* le sens est toujours transitif; dans quatre il est intransitif, mais on ne rencontre que des formes moyennes; dans *vṛṣāyād-* il est transitif à l'actif, intransitif au moyen.

On a essayé de rattacher l'aspirée de *maih-*, *grath-* à *ʂ<sub>2</sub>* contenu dans *ā* (= *e + ʂ<sub>2</sub>*) [v. l. c., p. 202 ss.]. D'après l'hypothèse de De Saussure qu'on a défendue en la précisant, *th* est originièrement : *t + ʂ<sub>2</sub><sup>2</sup>*. Il en résulte, vu les lois de structure de la

1. Les cas présentant le cumul des deux procédés sont évidemment secondaires. Cf. grec *δαμνάω* qui est à *δάμνημι* ce que l'ind. *hṛṇāyād-* est à *hṛṇād-*.

2. De Saussure posait *t + ʂ > th*. De même Cuny dans *Revue de Phonétique II* (1912), p. 101 ss. Dans son travail sur la 5<sup>e</sup> déclinaison latine (*Det Kgl.*

racine indo-européenne que chaque racine en sourde aspirée est une racine élargie par  $\varrho_2$ . Cf. outre les deux exemples cités, les racines verbales *rikh*-(*likh*-), *çnath*-, *vyath*-, *grath*-, *prath*-, *kvath*-, *mith*-, *pruth*-, *puth*- . L'existence de  $\varrho_2$  se laisse encore démontrer dans une partie de cas : *çnathi-hi*, *grathnāti*, *pr̥thivi*, les causatifs *çnatháya*-, *vyatháya*-, *pratháya*- avec  $\ddot{a}$  en syllabe fermée (cf. loc. cit., p. 207).

Si donc l' $\ddot{a}$  de *grbhāyá*- continue un  $\ddot{a}$  indo-européen, ce type correspond jusque dans les moindres détails au type latin *cubat* ( $< *kubāyeti$ ), grec *iáομαι* ( $< *isāyomai$ ). Le même type se rencontre en arménien (Meillet, *Esquisse* p. 81) et dans une partie du germanique (anglo-saxon et vieux saxon). Ailleurs c'est la flexion athématique sans *ye/yo* qui s'est conservée ou qui a été généralisée : ainsi dans les autres langues germaniques, en celtique et peut-être en grec (flexion éolienne).

L'élargissement en  $\ddot{a}$  a joué un rôle considérable dans le système verbal indo-européen. En tant que catégorie grammaticale il ne s'est conservé qu'en italo-celtique (subjonctif en  $=\ddot{a}$  bâti sur la racine affaiblie, par exemple lat. *fūgās*, *attīgās*  $< *tāgās$ ), et en balto-slave (prétérit en  $=\ddot{a}$  par exemple lit. *liko*, v. slave aoriste *žida-xū*, imparfait *žida-axū*). Une trace importante de cet élargissement est l'affixe nasal *ne/no* qui n'est qu'une transformation de

*Danske Videnskabernes Selskab, Historisk-filologiske Meddelelser XI, 5, p. 48*) M. Pedersen s'est récemment rallié à cette théorie. Il faut ajouter ses deux arguments généraux (1 et 3) aux nôtres. Cf. en outre notre article *a indo-européen et b hittite* dans les *Symbolae Grammaticae* offertes à J. Rozwadowski ; on y pose  $\varrho_2 = b$ .

l'infixe sous sa forme *nā/nə*, et qui s'est développé surtout en grec et en slave (gr. *δάκνω*, slave *būnq*  $< *dñkā$ , *\*bhudhā*) ; ces formes à affixe nasal, bien qu'elles ne soient pas héritées directement dans la plupart des cas, supposent évidemment des modèles anciens.

Brugmann (*loc. cit.*, p. 147) propose de considérer ces formations comme bâties sur d'anciens féminins en  $=\ddot{a}$  avec le degré zéro de la racine. Mais dans notre cas, parmi les 18 verbes en *āyā*- énumérés plus haut, on ne trouve que *manāyā*- qui ait à côté un substantif féminin en  $=\ddot{a}$  (*mand*). Et précisément dans ce dernier cas le sens spécialisé du verbe trahit son origine dénominative.

Il est plus méthodique d'expliquer une forme verbale par une autre forme du système verbal lorsqu'une telle explication est possible. Or, dans notre cas, *grbhāyā*- peut être considéré comme un présent en *-ya*, bâti sur un aoriste en  $=\ddot{a}$  (indo-européen  $=\ddot{a}$ )<sup>1</sup>. Cette hypothèse est appuyée par les arguments suivants :

- 1) L'existence réelle d'un tel aoriste en balto-slave ;
- 2) Le procédé qui consiste à bâtir un présent en *yē/yo* sur un aoriste à voyelle longue, est fort répandu en indo-européen. Ainsi il n'est pas douteux qu'au moins une partie des présents énumérés plus haut sous a) ne soient bâties sur des aoristes radicaux. Ici encore ces aoristes ont disparu, excepté quelques formes d'optatif signalées par les grammairiens comme *geyāt*, *mleyāt* et

1. Sur ce même aoriste on a bâti aussi le présent *grbhāyāti*. La coexistence du lit. *bundū* et du slave *būnq* prouve qu'on a pu bâtir le présent à nasale soit sur la racine pure, soit sur le thème de l'aoriste (racine élargie). Car *būnq* suppose un *\*bhudhnā*- (thématisé), bâti lui-même sur *\*budhā*-.

*mlāyāt*, *dreyāt* et *drāyāt*, *sneyāt* et *snāyāt*, *gleyāt* et *glāyāt*. Font seuls exception *ddhāt* et *ddāt* (ici les présents en *ya* semblent tardifs [Mahābhārata]). Dans quelques cas un nouvel aoriste (sigmatique) a été créé. Le Rigvéda offre *gās-*, *trās-*, *drās-*, mais dans les deux derniers cas la racine pure (*trā-*, *drā-*) a été affectée au présent.

L'origine indo-européenne de ce procédé est prouvée par les formes slaves comme *lajo*, *gojo*, *trajo*, *vējo*, *dējo*, *sējo* et les formes baltiques correspondantes. Pour les autres langues indo-européennes, cf. Brugmann, *loc. cit.*

3) Le védique connaît encore des verbes en *-āya-* à degré faible de la syllabe radicale, comme *riśāya-*, *çucāya-*, etc. (En iranien c'est la 24<sup>e</sup> classe de Bartholomae). Or il n'est pas difficile de remarquer qu'il ne s'agit pas dans ce cas non plus de dénominatifs bâtis sur des noms en *-i* (ainsi Brugmann, *loc. cit.*, p. 245 s.), mais de déverbatifs. Ainsi sur plus d'une vingtaine de ces verbes dans le Rigvéda il n'y en a que cinq auxquels correspondent des noms en *i* : *çucāya-* (*çuci-*), *isāya-* (*isi-*), *grbhāya-* (*grbhi-*, Atharva-Véda), *tujāya-* (*tujī-*), *turāya-* (*turi-*). Par contre si l'on découpe *-a + ya-* (*riśā-ya-*, *çucā-ya-*), c'est-à-dire si l'on explique ce type comme un présent en *ya* formé sur un thème verbal en *a<sup>1</sup>*, on comprend à l'évidence pourquoi à côté de la plupart de

1. Cette formation n'a rien à faire avec les causatifs du type *vācāya-*. Il y a d'abord différence du vocalisme radical. Ensuite coexistence des deux types pour les mêmes verbes : *citāya-* : *cetāya-*, *chaddāya-* : *chandāya-*, *dyutāya-*, *riśāya-* : *reśāya-*, *rucāya-* : *rocāya-*, *vipdāya-* : *vepdāya-*, *çucāya-* : *cocāya-*, *mahāya-* : *mamhāya*. Enfin le sens (des formes en *-āya-* avec le vocalisme zéro) n'est causatif que dans un quart des cas environ.

ces verbes il existe un aoriste radical thématique ou un présent du type *tudāti*. Cf. *isāya-* : *isād-*, *kṛpāya-* : *kṛpā-*, *tujāya-* : *tujā-*, *turāya-* : *turā-*, *riśāya-* : *riśā-*, *çucāya-* : *çucā-*, *mahāya-* : *mahā-*, *rucāya-* : *rucā-* (classique), *çubhāya-* : *çubhā-* (chez les grammairiens), *spṛhāya-* : *spṛha-* (Sūtra's); *tuśāya-* : *tuśā-* (grammairiens), *çundhāya-* : *çundhā-* (infixe nasal) *dvāsāya-* : *dvāsā-*, *uksāya-* : *uksā-*, *mṛdāya-* : *mṛdā-*, *dyutāya-* : *dyutā-*, *dṛmhāya-* : *dṛmhā-* (avec infixe nasal), *hvāya-* : *hvā-*, *çvāya-* : *çvā-* (Brāhmaṇa's), *vyāya-* : *vyā-*. Restent encore *grbhāya-*, *citāya-*, *chaddāya-*, *vipdāya-* et *sūdāya-*, les thèmes verbaux \**grbhā-*, \**citā-*, \**chadā-*, \**vipā-* et \**sūdā-* faisant défaut.

Le parallélisme des types *grbhāyā-* et *riśāya-* appuie l'hypothèse que *grbhāyā-* doit être bâti sur un aoriste en *ā* (indo-européen). Il est impossible de décider si cet aoriste s'est perdu en indo-iranien ou s'il n'y a jamais été reçu.

La première possibilité n'est pas exclue, car si les formes avestiques *fra-mrauāire*, *ānhāire*, quoique portant l'empreinte d'une haute antiquité, ne suffisent guère à établir l'existence d'un aoriste en *ā*, il n'en est pas moins certain que l'indo-iranien a considérablement réduit le nombre d'aoristes radicaux à voyelle longue, bâtis sur des racines *Seṭ* (dissyllabiques). En face de neuf aoristes radicaux formés de racines monosyllabiques : *gā-*, *dā-*, *dhā-*, *dhā-* (« nettoyer »), *pā-*, *çā-*, *sā-*, *sthā-*, *ha-*, on ne trouve que trois aoristes dérivés de racines dissyllabiques : *ghrā-*, *jñā-*, *prā-*. C'est bien peu si l'on tient compte des matériaux grecs (v. Brugmann-Thumb, *Griechische Grammatik*, p. 325, § 325).

Il n'est donc point exclu que des aoristes du type \**grbhā-* aient

succombé totalement à la même tendance qui a si fortement réduit le nombre des aoristes du type *jñā-*.

Privé de son aoriste, le type *grbhāyá-* n'a pu mener qu'une existence assez précaire dans le système verbal indien. Pourtant sa position dans le Rigvéda est encore plus forte qu'en italo-celtique où l'on ne trouve que des faits lexicaux, peu nombreux du reste (cf. là-dessus l'article de M. Vendryes dans *MSL.*, XVI, p. 300 ss.). Grâce à son élément *-āyá-*, *grbhāyá-* a pu être associé aux dénominatifs en *-āyá-* (où *ā* alterne avec la voyelle thématique) ; c'est peut-être ainsi que s'explique son accentuation, irrégulière dès qu'on compare les types *crā-yati* et *riṣā-yati*<sup>1</sup>.

Grâce au témoignage de *grbhāyá-*, du présent en *ā* balto-slave et du latin *er-ā-s*, *-b-ā-s*, il est établi qu'il y a eu en indo-européen deux sortes d'aoristes avec degré faible de la racine :

1) Le type *\*liq<sup>u</sup>ē-* (conservé surtout en indo-iranien et en grec) et 2), le type *\*liq<sup>u</sup>ā-* (conservé surtout en balto-slave) ; le type intransitif *yugē-*, *rudhē-* est parallèle à *liq<sup>u</sup>ā-*. Pour les traces du type *liq<sup>u</sup>ā* en grec, cf. Brugmann-Thumb, *loc. cit.*

Il n'est pas douteux que *-ē%* et *-ā*, *ē* ne se soient d'abord détachés en caractère d'éléments formatifs, des aoristes où ils avaient fait corps avec la racine. Le jour où les prototypes correspondants

1. Cf. encore le type causatif *pādā-yati*, *rocā-yati*, *jānā-yati*. Car c'est ainsi qu'il faut l'analyser, et non pas *pāddy-ati*, etc. On ne peut pas rattacher le causatif à une autre forme verbale, comme c'était le cas pour *grbhāyá-* et *riṣāyá-*. Mais son rapport avec le nom d'action et d'agent du type *-pādd-*, etc., résulte : 1<sup>o</sup> de l'identité foncière de la structure entre *pāddyā-* et *pādā-*, etc. (cf. *Les effets du ā en indo-iranien*, p. 206-214); 2<sup>o</sup> de ce fait que chaque verbe possède, ou peut posséder un nom d'action et d'agent de ce type.

au grec *ἐσχον*, (*ἐντ-*)*σπον*, *ἀγρόμενος*, ont été analysés *ἐσχ-ον*, *ἐντ-σπ-ο-ν*, *ἀγρο-μενος*, la possibilité de *\*λιπ-ο-ν* était donnée. Toute cette évolution est en rapport étroit avec la genèse de la voyelle thématique. De même *ā* provient de cas comme les prototypes du grec *ἔδραν*, *ἔτλαν*, analysés *ἐδρ-ά-ν*, *ἐτλ-ά-ν* au lieu de *ἐδρά-ν*, *ἐτλά-ν*<sup>1</sup>.

La question se pose de savoir pourquoi, étant donné le caractère consonantique de *ā* (*a<sup>x</sup> + ā > ā<sup>x</sup>*), c'est seulement la consonne *ā*<sup>2</sup> qui s'est détachée des racines pour devenir productive. La réponse n'est pas difficile. Toute autre consonne était toujours sentie comme radicale, tandis qu'au moment où la contraction *a<sup>x</sup> + ā > ā<sup>x</sup>* était effectuée, *ā* a cessé de faire partie du squelette consonantique du mot indo-européen.

Les oppositions *ἐχει-ἐσχε* et *prnāti-áprāt* sont donc plus anciennes que les oppositions *λείπει-ἔλιπε* et *liēka-liko*. Le parallélisme de *\*pelz*, et de *\*leiq<sup>u</sup>* postule un aoriste *\*lyeq<sup>u</sup>*, type qui ne s'est conservé presque nulle part ; *açnōti-ānaṭ* (*\*enk-\***nēk*). Cf. l'article *ā* *indo-européen* et *b* *hitite* dans les *Symbolae Grammaticae* offertes à J. Rozwadowski) en sont peut-être les traces uniques, les cas comme *prnākti-áprāk*, *prcchāti-áprāt*, *sjāti-āsrāk*, étant moins

1. Nous ne saurions souscrire à l'opinion de M. Chantraine (*MSL*, XXIII, p. 136 et 138) que *ἴβλην* et *ἴβαλον* soient sortis d'un seul et même paradigme.

2. *ā*, et *ā<sup>2</sup>* (*e + ā<sup>1</sup>*, *> ē*; *e + ā<sup>2</sup>*, *> ā*). Cf. les formations en *ē* (présent en *ē* balto-slave, la formation intransitive *ēpávñ-rubēre-* *rotēn-rūdēti* etc.) à côté de celles en *ā*.

sûrs. Partout ailleurs, la flexion intérieure (\**segh-*, \**sghe*, \**enk-*, \**nek*, \**pelə-, pleə-*) a été remplacée par la flexion extérieure (\**leiq* — \**liq"ē-*, \**liq"ā-*).

J. KURYLOWICZ.

## LES FORMES DITES D'INJONCTIF DANS LE RGVEDA

---

En regard des groupements fixés du verbe védique, comportant les systèmes du présent, de l'aoriste, du parfait, avec l'opposition définie des modes et des voix, figurent à l'état trouble et indistinct un ensemble très productif de formes verbales faiblement caractérisées, qu'à la suite de Brugmann on peut appeler pour la commodité du terme impropre d'injonctifs.

Au point de vue formel un seul signe constant les distingue : l'usage exclusif des désinences secondaires. Par ailleurs l'injonctif se construit sur une base verbale quelconque, soit de présent, soit d'aoriste. Or le subjonctif, qui possède en védique de façon prépondérante les désinences secondaires, se définit vis-à-vis de l'indicatif correspondant par la présence d'une voyelle thématique à sens modal. Une forme donnée sera donc considérée comme subjonctif là où un thème d'indicatif athématique est attesté parallèlement : *gāmat* en regard de *āgan*, comme injonctif là où ce thème manque : *sānat* : *sanōti*. Distinction précaire à plusieurs titres : en particulier du fait que l'interprétation d'un élément donné comme voyelle thématique n'est pas toujours assurée —